

LA CANANÉENNE.

Alors Jésus, partant de là, se retira vers les quartiers de Tyr et de Sidon. Et une femme cananéenne, qui venait de ces quartiers là, s'écria et lui dit : Seigneur, fils de David, aie pitié de moi ! ma fille est misérablement tourmentée par un démon. Mais il ne lui répondit rien. Sur quoi ses disciples s'étant approchés le prièrent disant : renvoie cette femme, car elle crie après nous. Et il répondit : je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Et elle vint et se prosterna disant : Seigneur, assiste-moi ! Il lui répondit : il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. Mais elle dit : cela est vrai, Seigneur ; cependant les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus répondant, lui dit : ô femme ! ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le désires. Et à cette heure même sa fille fut guérie.

(**MATT. XV. 24-28**).

Quel est le secret de ce courage si humble et tout à la fois si indomptable que nous admirons tous dans la Cananéenne ? Quel est le principe qui donne une force d'âme si étonnante à une faible femme ; qui

la rend capable de soutenir jusqu'au bout cette lutte morale si poignante, et lui fait enfin remporter une victoire d'autant plus chèrement payée qu'elle devait être plus belle ? Ce principe, mes frères, c'est celui qui inspira toutes les grandes actions qui nous sont racontées dans la bible. C'est le même principe divin qui fortifiait Abraham, lorsqu'il leva le couteau sur un fils unique et bien-aimé ; qui soutenait Moïse, lorsqu'il quitta les trésors de Pharaon pour aller, seul contre une nation, venger et délivrer ses frères ; qui inspirait Josué, Gédéon, Débora, Jephthé, David, lorsqu'ils guidaient au combat et à la victoire les troupes rangées d'Israël ; qui animait Elie, Elisée, Jérémie et tous les prophètes, lorsqu'au milieu des persécutions et en présence du martyr ils dénonçaient à leurs infidèles compatriotes les jugements inévitables du Dieu fort. C'est le même principe qui, sous la nouvelle alliance, transforma les timides pêcheurs de Galilée en prédicateurs intrépides d'une religion nouvelle et proscrite ; qui ouvrit le ciel aux regards d'Etienne mourant et le fit triompher à genoux des furieux qui le lapidaient ; qui soutint à travers les fatigues et les épreuves de tous les genres le zèle indomptable de saint Paul ; qui plus tard fit surgir cette armée de généreux confesseurs de Jésus-Christ, dont le sang coula comme de l'eau sous la dent des bêtes féroces et sous le fer des bourreaux. Ce principe divin, tout-puissant, auquel revient la

gloire de tout ce qui s'est fait de noble et de grand dans le royaume des cieux, vous l'avez déjà nommé dans votre pensée : c'est la foi. C'est la foi qui est l'âme du récit que nous venons de vous lire ; c'est la foi qui amène la Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ ; c'est la foi qui lui donne la force de subir l'épreuve à laquelle Jésus-Christ la soumet, qui lui fait renverser tous les obstacles, qui la rend, à l'exemple de Jacob, victorieuse en combattant contre Dieu.

Chacun des détails de sa touchante histoire met en saillie chez elle ce trait distinctif qui résume son caractère tout entier, la foi ; et c'est à cet égard que Jésus lui-même lui rend témoignage en lui disant : « Ô femme, ta foi est grande ! »

Cette femme était grecque, nous dit un évangéliste, c'est-à-dire païenne. Elle vivait par conséquent en dehors des lumières et des privilèges réservés au peuple de Dieu ; elle n'avait pas les moyens de grâce destinés à conduire les Juifs à l'évangile ; elle n'avait pas comme eux ces livres sacrés qui annonçaient d'une manière si précise et si détaillée la venue du Sauveur ; Christ n'était pour elle que Jésus de Nazareth, un homme pauvre, obscur, sorti du milieu d'un peuple faible et méprisé, un homme que ses compatriotes eux-mêmes repoussaient et méconnaissaient. Elle ne vivait pas dans la même contrée que

Jésus-Christ; elle n'avait pas été témoin, comme les Juifs, des miracles qui attestaient sa mission divine; elle ne le connaissait que par ouï dire : elle avait entendu dire qu'un homme parcourait les contrées d'Israël qui se disait l'envoyé de Dieu; que cet homme était l'ami des pauvres et des humbles, qu'il relevait les abattus, consolait les affligés, guérissait les malades. C'en est assez pour la Cananéenne, et cette lumière si faible encore lui suffira pour percer les voiles qui enveloppent le fils de Dieu. En vain les prêtres d'une religion facile et séduisante lui prêchent la puissance de leurs divinités mensongères; en vain la mythologie païenne déploie devant ses yeux son brillant cortège d'idoles : elle voit briller plus de divinité dans l'obscur charpentier de Galilée que dans tous les dieux du monde païen; elle laissera dans leurs temples magnifiques ces dieux de pierre et de métal entourés d'un peuple d'adorateurs, pour aller à celui « qui n'a pas un lieu où reposer sa tête; » c'est à ses pieds qu'elle veut se jeter, c'est à lui qu'elle dira l'angoisse de son cœur de mère, c'est en lui seul qu'elle a confiance pour la soulager.

En vain son peuple même le méconnaît et le méprise, repousse les bienfaits qu'il lui apporte, et déjà se prépare à récompenser son dévouement par le supplice; en vain ce peuple aveuglé ne sait pas reconnaître dans l'humble enfant de Marie l'être divin qu'ont annoncé les oracles : elle païenne, ignorante,

qui n'a pas entre les mains ces livres sacrés qui rendent témoignage à Jésus, elle a plus de discernement que les Pharisiens, plus d'intelligence que les docteurs de la loi; elle aperçoit l'éclat divin que recouvre cette enveloppe d'humilité; elle sait que cet homme persécuté et méconnu dispose de la toute-puissance, qu'il a ce qu'il faut pour satisfaire à tous ses désirs, pour apaiser toutes ses angoisses; elle ira lui demander avec assurance la guérison de son enfant.

En vain le préjugé national qui séparait les Juifs des peuples païens se soulève contre sa démarche; elle n'ignore pas que Jésus est entouré d'hommes imbus de ce préjugé, qui regardent les païens comme des êtres impurs et déshérités de la providence, qui peut-être la repousseront avec mépris: mais quelque chose lui crie que Jésus n'est pas comme ses apôtres, qu'il ne partage pas leurs vues étroites et injustes; elle ira jusqu'à lui, fût-ce au travers des injures; elle osera lui demander pour une païenne ces faveurs que les Juifs se croyaient seuls en droit d'obtenir.

Quelle est donc cette lumière divine qui élève la Cananéenne au-dessus des païens idolâtres, au-dessus des Juifs charnels, au-dessus des disciples mêmes de Jésus-Christ? Nous l'avons dit, mes frères, c'est la foi. C'est qu'un rayon de la grâce avait pénétré dans cette âme qui déjà n'est plus païenne, et y avait fait germer la foi; c'est que l'Esprit saint commençait à

soulever pour elle les voiles dont s'entourait encore le fils de Dieu.

Guidée par cette lumière infaillible, à la nouvelle que Jésus s'est approché de la contrée qu'elle habite, elle sent son cœur tressaillir d'espérance et de bonheur. Elle se lève, elle quitte le chevet où son enfant se débat sous l'étreinte d'une maladie mystérieuse et cruelle, elle va chercher le Sauveur, elle parvient à le découvrir dans la retraite « où il voulait demeurer caché, » comme nous l'apprend saint Marc; elle se jette à ses pieds, et tremblante, angoissée, mais confiante en la puissance de celui qu'elle implore, elle lui crie : « Seigneur, aie pitié de moi ! ma fille est misérablement tourmentée par un démon. »

Mais son cri d'angoisse reste sans réponse. Ce Jésus, que jamais les malheureux n'implorèrent en vain, n'a pas une parole pour cette mère en larmes prosternée à ses pieds. Silence étrange, incompréhensible, qui dut jeter le trouble dans l'âme de la Cananéenne et bouleverser toutes les idées qu'elle s'était faites du Sauveur. « Il ne me répond pas !..... et pourtant il a bien répondu à tous les autres ! Il a répondu au paralytique; il a répondu à l'aveugle; il a répondu au lépreux; il a répondu au chef de la synagogue pour lui rendre sa fille, et au centenier de Capernaüm pour lui rendre son esclave; non content de soulager les besoins de ceux qui l'invo-

quent, il est allé au-devant de ceux qui ne le cherchaient pas; il a donné des pains à des milliers d'hommes privés d'aliments, et de l'eau vive à une Samaritaine qui ne lui demandait rien; il a dit : venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai; tous ceux qui sont venus à lui, tous ont été accueillis, consolés, guéris, comblés de ses grâces; il n'y a qu'une seule exception, et cette exception est pour moi, pour une mère, une mère qui ne l'implore pas pour elle-même, qui lui demande en pleurant la guérison de son enfant. Pourquoi cette exception cruelle et arbitraire? où donc est cette compassion qu'on m'avait dit être infinie? » Telles étaient les pensées douloureuses qui dûrent se presser dans le cœur de la Cananéenne, et qui l'auraient rebutée si quelque chose eût pu la rebuter.

Mais non, elle ne se laissera pas rebuter, car la foi la soutient. En vain les apôtres, fatigués de ces supplications inutiles, interprétant le silence de leur maître comme un refus, le pressent de les délivrer de cette païenne qui les importune : « renvoie cette femme, car elle crie après nous; » animée d'une force divine et toute-puissante, elle ne se laisse vaincre, ni par les paroles dures des disciples, ni par le silence du maître plus dur encore; elle le contraindra bien, à force de prières et de foi, de rompre ce cruel silence; elle sait qu'il peut lui accorder sa demande, qu'une parole de cette bouche divine sera

la guérison de sa fille, et cette parole à tout prix elle l'obtiendra; et, sans faire attention aux clameurs des apôtres, elle poursuit Jésus de sa prière : « Seigneur, aie pitié de moi ! »

Enfin le Sauveur paraît se laisser fléchir : sa bouche s'ouvre, il va parler. Mais ses paroles, au lieu de répondre à l'angoisse de la pauvre mère, ne feront qu'ajouter à l'amertume de sa douleur. Jésus parle, mais sa parole est plus cruelle encore, plus incompréhensible que son silence; il parle, mais sa parole est un refus. « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Le peuple privilégié de Dieu a seul droit à mes faveurs; c'est pour les Juifs seuls que je suis venu. Quant à vous, païens, vous vivez en dehors de l'alliance et des bienfaits divins; déployer en votre faveur ma puissance miraculeuse serait sortir de ma mission. » Mes frères, mettons-nous à la place de la Cananéenne. Nous qui savons d'avance la conclusion de ce récit, nous avons le secret de la conduite mystérieuse du Sauveur : nous voyons bien que son refus n'était qu'apparent, momentané; qu'en ayant l'air un moment de partager les vues étroites du judaïsme, il voulait d'un côté faire comprendre à ses disciples combien ces idées étaient fausses et injustes, de l'autre éprouver la foi de la Cananéenne pour la couronner ensuite avec plus d'éclat; mais elle, qui n'avait pas comme nous le mot de l'énigme,

elle qui ne voit que sa fille mourante, et près d'elle un être qui d'un mot peut la guérir, et qui refuse de prononcer ce mot sauveur, qui le refuse par le seul motif qu'elle est païenne et non pas juive, — dans quel trouble ce refus ne dut-il pas jeter son esprit, de quelle angoisse ne dut-il pas torturer son cœur! « Il partage donc les préjugés cruels de ses concitoyens, ce Jésus qu'on lui avait dépeint comme animé d'une charité sans bornes, condescendant à toutes les misères, soulageant indistinctement tous ceux qui s'adressent à lui! Jésus de Nazareth n'est donc qu'un Juif comme les autres, sa compassion ne sait pas franchir les limites de la Palestine, et une mère peut le solliciter inutilement pour sa fille tourmentée d'un démon! »

Mais non, ce ne sera pas inutilement, ou la foi serait un vain mot. Non, la Cananéenne ne cèdera pas devant un premier refus. Elle n'accepte pas ce refus, elle ne veut pas y croire. Elle croit tout plutôt que d'admettre que Jésus puisse ne pas l'exaucer. Comme elle a su triompher de son silence, elle saura triompher de son refus. Elle ne comprend pas les motifs secrets de sa conduite; elle n'essaie pas de les pénétrer; mais elle se souvient des promesses qu'il a faites à la prière, et ces promesses lui suffisent. Elle se souvient qu'il a dit : « demandez, et vous recevrez. » Et encore : « tout ce que vous demanderez en priant, si vous croyez, vous l'obtiendrez. » Elle

sait que pas une de ses paroles ne peut tomber à terre sans s'accomplir, et elle oppose sa promesse à son refus. Elle croit, elle prie, donc elle obtiendra la guérison de son enfant. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'elle ne soit pas exaucée. Elle le poursuit encore, elle s'attache à ses pieds, elle les arrose de larmes plus abondantes, et d'une voix plus instante et plus angoissée elle répète sa demande : « Seigneur, assiste-moi ! »

Le Sauveur paraît une seconde fois se laisser fléchir : elle obtient une nouvelle réponse. Cette réponse, la voici : « Il n'est pas juste d'ôter le pain aux enfants pour le jeter aux petits chiens. » Ici Jésus ne la repousse plus seulement, il l'humilie ; et la dureté du refus est relevée par l'amertume du mépris. Il lui applique un de ces proverbes insultants que les Juifs employaient en parlant des peuples étrangers. Il lui montre les Israélites, heureux enfants du père de famille, assis à la table des bienfaits du Seigneur, et la compare elle et son enfant à de vils animaux, indignes de partager le pain de leurs maîtres. Ici l'épreuve était à son comble, et nos réflexions ne pourraient rien ajouter à l'impression du simple récit. Nous-mêmes qui avons le secret de la conduite du Sauveur, nous avons peine à nous représenter qu'une telle parole soit réellement sortie, même pour un moment, de sa bouche divine. Ici aussi brilla dans

tout son éclat la foi de la Cananéenne. Elle ne songe pas même à réclamer contre la dureté de cette insulte ; elle n'essaie pas d'en contester la justice ; elle ne se demande pas si les païens malheureux et ignorants ne valent pas autant devant Dieu que les juifs ingrats et orgueilleux ; elle consent à tout pourvu que sa prière soit exaucée ; elle boit jusqu'à la lie la coupe amère qui lui est tendue, elle s'applique sans réserve ces paroles injurieuses, et, avec une présence d'esprit sublime, elle se fait de cette injure même une arme contre le Sauveur pour le contraindre à l'exaucer. « Oui, Seigneur, cela est vrai : je ne suis devant toi qu'une misérable pécheresse, indigne des faveurs dont jouissent d'autres plus heureux. Aussi n'est-ce pas la participation à ces faveurs que je réclame de toi. Je ne demande pas de m'asseoir à la table de mes maîtres ; mais, sans les priver de rien, quelques parcelles de tes bienfaits peuvent rejaillir jusqu'à moi. Cette table est assez richement servie pour que les restes des enfants suffisent à nourrir les petits chiens. Les enfants laissent du moins tomber à terre quelques miettes dédaignées : c'est une de ces miettes que je demande ; Seigneur, une seule miette de ton festin, et ma fille est sauvée ! »

Qui de nous, mes chers frères, ne voudrait être en ce moment à la place de la Cananéenne ? Comme elle apparaît noble et grande, cette pauvre païenne, dans la profondeur de son humiliation ! La Cana-

néenne! à ce mot seul il n'est pas une femme chrétienne qui ne sente son cœur tressaillir de sympathie et d'admiration, pas une qui ne s'estimât heureuse de changer de sort avec cette païenne obscure, dont l'histoire n'a pas même conservé le nom. Obscure? ai-je dit — mais je me trompe, elle brille au contraire d'un éclat divin : elle nous apparaît ceinte d'une couronne de gloire; et cette couronne, que Jésus lui-même pose sur son front, fait pâlir toutes celles des héros du monde. Si les livres des hommes redisent avec enthousiasme la valeur d'un Alexandre, la persévérance d'un Caton, la grandeur d'âme d'un Régulus, le livre de Dieu a célébré le courage, la grandeur d'âme et la persévérance de la Cananéenne; chez tous les peuples du monde où sera porté l'évangile, ira aussi l'histoire de la Cananéenne; et tous les plus brillants panégyriques ensemble ne pèsent pas autant que cet éloge simple et sublime : « O femme, ta foi est grande! » car c'est de la bouche de Jésus que cet éloge est sorti.

« Qu'il te soit fait comme tu le désires, » ajoute-t-il.

Cette foi indomptable a triomphé enfin de sa dureté empruntée : il n'a plus rien à refuser à celle qui l'implore; il ne lui montre plus qu'un visage souriant, tout empreint de cette bienveillance et de cette charité qui n'ont pas cessé de l'animer, mais qu'il avait voilées pour un temps dans des vues sages et bonnes. « Et à cette heure même sa fille fut guérie. »

Essayez de vous représenter, mères chrétiennes, quels durent être les transports de la Cananéenne à l'ouïe de ces douces paroles. Quel passage subit de l'humiliation au triomphe, et de l'angoisse la plus amère à une joie que rien ne peut exprimer ! Comme elle dut adorer cette conduite du Sauveur, qui naguère lui paraissait si étrange et si cruelle ! Comme elle dut se relever heureuse et triomphante, courir presser dans ses bras l'enfant qui lui est donnée une seconde fois, et consacrer désormais sa vie au service de son bienfaiteur !

Mes frères, il ne suffit pas d'admirer la Cananéenne : il faut aussi l'imiter. Nous avons tous besoin de ce principe divin qui l'animait et qui lui fit remporter la victoire : nous avons tous besoin de la foi. La voie chrétienne n'est pas toujours un chemin uni et facile : elle a ses difficultés et ses épreuves, qui exigent des efforts pénibles, soutenus, persévérants, j'ai presque dit obstinés. « Le royaume des cieux se prend de force, nous dit Jésus-Christ, et ce sont les violents qui l'emportent. » La foi peut seule nous rendre capables de pareils efforts. Sans elle nous aurions bientôt succombé dans cette lutte dont le prix est la vie éternelle.

Vous cherchez, mon bien-aimé frère, la vérité, la vérité religieuse. Vous voulez résoudre la seule ques-

tion nécessaire : vous voulez savoir ce qui en est à l'égard de Dieu, de votre âme, du salut. Vous avez reconnu que la raison de l'homme est impuissante pour vous faire arriver à cette vérité, et vous croyez qu'elle se trouve dans la bible. Vous avez senti la force des preuves sur lesquelles repose l'inspiration de la bible, vous croyez qu'elle est véritablement un livre de Dieu. Vous prenez la bible dans cette pensée, vous la lisez, vous l'étudiez avec un désir sincère d'y découvrir la vérité. Mais peut-être trouverez-vous cette tâche moins facile que vous n'aviez pensé. Peut-être ce Jésus qui est le centre de la bible et qui est lui-même la vérité ne répondra pas dès l'entrée à vos investigations et à vos efforts. Peut-être il gardera quelque temps avec vous, comme avec la Cananéenne, un silence pénible et décourageant. Peut-être aussi la bible vous parlera d'abord un langage qui semblerait fait pour vous éloigner plutôt que pour vous attirer. Vous y trouverez des enseignements que vous ne saurez pas concilier avec les exigences de la raison, des contradictions apparentes, des récits qui vous étonneront, en un mot bien des choses que vous ne pourrez pas comprendre, et qui ne vous sembleront pas dignes de l'inspiration. C'est ainsi que le langage de Jésus fut d'abord incompréhensible pour la Cananéenne, et que ses premières paroles furent directement opposées à ce qu'elle devait naturellement attendre du Sauveur. En présence de ces difficultés

que ferez-vous ? céderez-vous sans lutte et sans efforts, et découragé dès l'entrée prononcerez-vous, sans pousser plus loin l'examen, que la bible ne peut être la Parole de Dieu ? Si la Cananéenne eût agi de cette manière, elle n'aurait jamais obtenu la guérison de sa fille. Mais que fit-elle ? à tous les traits du découragement elle opposa le bouclier impénétrable de la foi ; elle s'attacha non à ce qu'il y avait d'obscur dans la conduite et les paroles du Sauveur, mais à ce qu'il y avait de clair et de certain ; elle se rappela ses tendres invitations à tous les malheureux, les promesses infailibles qu'il avait faites à la prière ; elle se dit : il n'est pas possible qu'on implore en vain la charité de Jésus-Christ, — et dans cette pensée elle persévéra : elle ajouta les efforts aux efforts, les prières aux prières, et à la fin elle fut exaucée. Imiter son exemple : à toutes les difficultés de la bible opposez la foi, une foi décidée et inébranlable. Attachez-vous, non à ce qu'il y a d'obscur dans les enseignements de la bible, mais à ce qu'il y a de clair et de certain ; rappelez-vous tant de passages supérieurs à tout ce qui sortit jamais d'une plume d'homme, tant de prophéties claires, détaillées, dont l'accomplissement ne peut être contesté de bonne foi ; tant de témoignages que la bible rend elle-même à sa divinité, et tous ceux qu'elle tire du dehors. Dites-vous qu'il n'est pas possible qu'un tel livre ne soit pas la Parole de Dieu, et qu'il n'est pas possible que la Parole de Dieu ren-

ferme autre chose que des choses bonnes et vraies. Dans cette pensée, persévérez : ajoutez lecture à lecture, étude à étude, et tôt ou tard le succès couronnera vos efforts. La vérité contenue dans la bible vous apparaîtra enfin dans tout son éclat. Tel passage que vous aviez relu cent fois sans le comprendre, s'illuminera tout-à-coup d'une clarté divine. Vous reconnaîtrez que les contradictions n'étaient qu'apparentes, que ce qui vous paraissait opposé à la raison est seulement au-dessus de la raison, et dans ces mystères mêmes qui vous repoussaient vous trouverez des témoignages de divinité. Toutes les difficultés, toutes les obscurités disparaîtront noyées dans le mystère de la rédemption, abîme d'amour où les anges voudraient regarder jusqu'au fond et ils ne le peuvent pas, histoire inouïe d'un Dieu se sacrifiant pour sa créature. La grande figure de Jésus-Christ se détachera pleine de vie et d'éclat de ces pages longtemps mortes pour vous, et comme la Cananéenne vous entendrez de sa bouche souriante enfin tomber ces douces paroles : « qu'il te soit fait selon ta foi ! »

Si dans les paroles de Dieu nous trouvons des difficultés qui éprouvent notre foi, nous en trouvons aussi dans ses dispensations à notre égard. Souvent, ces dispensations sont d'une telle nature qu'elles nous voilent pour un temps l'amour de Dieu, et que nous ne savons pas y reconnaître la main d'un père.

En général, ce n'est pas dans le moment même où l'épreuve pèse sur nous que nous pouvons en apercevoir l'utilité, ni en recueillir le fruit. Quand Job se vit précipité tout-à-coup d'une prospérité inouïe dans la misère la plus profonde, quand il eut été privé en deux jours de ses richesses, de ses enfants, de la santé et du repos, il ne sut pas voir derrière toutes ces souffrances l'amour et la direction d'un Dieu de bonté : il maudit le jour de sa naissance et murmura contre la volonté divine. Tel est aussi à notre égard l'effet premier et naturel des épreuves. Quand nous avons à lutter contre les angoisses du froid et de la faim, quand la maladie vient arrêter notre activité et nous étendre sur un lit de douleur, quand nous pleurons un être dont la vie semblait nécessaire à la nôtre, nous ne sentons pas l'utilité de ces dispensations ; comme la Cananéenne, nous ne comprenons pas ce langage cruel de l'affliction que Jésus a cru devoir employer à notre égard ; il nous semble qu'il nous aimerait davantage s'il ne nous laissait pas souffrir. Peut-être même, en voyant les événements de ce monde suivre une marche souvent si opposée à nos plus ardents désirs, nous sommes tentés d'oublier que Dieu les gouverne, et de les attribuer aux combinaisons aveugles du hasard. Ici encore la seule chose qui puisse nous sauver, c'est ce qui a sauvé la Cananéenne : la foi. Il ne nous est pas donné de comprendre, mais du moins nous pouvons croire.

Persévérons dans la foi au sein des épreuves les plus obscures, les plus mystérieuses. A ces dispensations douloureuses que nous ne pouvons pas pénétrer, opposons les déclarations claires et positives de la Parole de Dieu. Rappelons-nous ces douces paroles : « Le Seigneur éprouve celui qu'il aime. Ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les enfants des hommes. De telle compassion dont un père est ému envers ses enfants, de telle compassion l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. » Disons-nous qu'il n'est pas possible que celui qui nous a donné de telles paroles, que celui qui nous a donné Jésus-Christ, que le Dieu des psaumes et de l'évangile nous afflige autrement que par amour. Rappelons-nous surtout cette précieuse déclaration : « Nous savons que toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. » Armés de cette parole et triomphants par elle, allons en paix au-devant des épreuves. Osons saisir enfin et nous approprier sans réserve cette magnifique promesse ; disons-nous une fois pour toutes : « quoi qu'il puisse m'arriver, quelques malheurs qui puissent fondre sur moi, quelque obscurité qui puisse environner pour moi les desseins du Seigneur, je sais une chose, et cela me suffit : c'est que « toutes choses, » sans exception, dans le ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, s'arrangeront infailliblement pour mon plus grand bonheur. Présentement, je ne comprends

pas l'amour du Seigneur dans ses dispensations à mon égard ; mais un jour viendra où cet amour me sera pleinement révélé ; où j'éprouverai pleinement la vérité de cette parole : « Heureux ceux qui pleurent ! » Oui , chrétien affligé mais bienheureux , un jour viendra , par-delà cette vie fugitive et agitée , où commenceront pour toi « les temps de rafraîchissement par la présence du Seigneur , » où ce Sauveur que tu connais sans l'avoir vu l'apparaîtra , non plus comme à présent entouré d'obscurité et d'épreuves , mais dans l'éclat de la gloire éternelle ; il t'ouvrira cette maison de son père où il est allé préparer des places à ceux qui l'aiment , et il te dira : « Cela va bien , bon et fidèle serviteur ; tu as semé avec larmes , viens moissonner avec chants de triomphe ; qu'il te soit fait selon ta foi ! »

Mais c'est principalement dans la prière que nous avons besoin de cette foi qui soutenait la Cananéenne et qui la fit triompher. On dit souvent que la prière est tout ce qu'il y a de plus doux et de plus naturel au chrétien , qu'elle est comme la respiration de son âme ; et dans bien des cas cela est vrai. Mais la prière a aussi un autre aspect , un aspect sévère et éprouvant. Elle devient quelquefois un travail , une lutte avec le Seigneur , lutte où nous ne pouvons triompher que par des efforts soutenus et pénibles. Telle fut la prière de la Cananéenne. C'est cette

prière laborieuse et violente qui nous est figurée dans la lutte mystérieuse de Jacob. L'Écriture nous apprend que lorsqu'il retournait auprès de son frère pour se réconcilier avec lui, un être divin, revêtu de la forme humaine, l'aborda tout-à-coup pendant la nuit, et entra en lutte avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Enfin cet homme, « voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui dit : laisse-moi, car l'aube du jour est levée. Mais Jacob lui répondit : je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. Et cet homme, prenant la parole, lui dit encore : tu ne seras plus appelé Jacob, mais Israël ; car tu as été le plus fort en luttant contre Dieu. » Sans entrer ici dans l'explication de ce récit mystérieux, nous y trouvons une image sensible de la puissance de la prière. C'est la même idée que le Seigneur nous enseigne dans la parabole du juge inique. Cette femme qui obtient à force d'importunités la justice que le juge lui avait longtemps refusée, c'est le fidèle que le Seigneur semble d'abord ne pas exaucer, et qui obtient enfin ce qu'il désire en persévérant dans la prière. Dieu ne juge pas toujours à propos de nous exaucer immédiatement. Souvent, au contraire, il en use avec nous comme le Sauveur avec la Cananéenne ; et pour exercer notre foi, d'abord il ne nous répond pas. Il y a des moments où Dieu cache sa face, où un voile épais semble tendu entre lui et nous : nous ne sentons pas sa présence, nous ne pouvons péné-

trer jusqu'à lui, notre prière retourne dans notre sein sans nous apporter la consolation et la paix. « Tu t'es couvert d'une nuée, disait Jérémie à l'Eternel, afin que la requête ne passât point. » Chrétien, mon cher frère, qui pourriez-vous trouver dans un de ces moments-là, rappelez-vous l'histoire de la Cananéenne et faites comme elle : comme elle, repoussez le découragement qui est prêt à s'emparer de vous ; comme elle, persévérez à crier au Seigneur pour le contraindre à vous répondre ; comme elle espérez, espérez, espérez encore, priez, priez, priez toujours. Peut-être, comme la Cananéenne, aurez-vous encore de nouvelles épreuves à subir avant de voir votre prière exaucée. Peut-être le Seigneur semblera-t-il d'abord vous répondre en sens contraire de ce que vous lui demandiez et de ce que vous savez être sa volonté. Vous lui demandiez la sanctification, la force de résister aux tentations, le dévouement à son service, la soumission dans les épreuves, — et vous sentez tous les péchés contraires à ces dispositions se raviver dans votre cœur, les tentations se renforcent en vous et autour de vous, l'ennemi des âmes multiplie ses attaques contre la vôtre, et il semble que vous soyez livré sans défense à sa fureur. C'est alors surtout que vous êtes tenté d'abandonner le service d'un Dieu qui semble vous abandonner, et de renoncer à une lutte qui semble inutile. Mais non, mon frère, vous n'y renoncerez pas : ici encore vous vous

rappellerez l'histoire de la Cananéenne, et vous ferez comme elle. Comme elle, vous vous direz qu'il n'est pas possible que Dieu rejette votre prière jusqu'à la fin, qu'il n'accomplisse pas les promesses qu'il a faites lui-même. Comme elle, vous espérerez encore, fût-ce contre espérance; vous prierez toujours, fût-ce avec des larmes d'angoisse. Comme elle aussi, vous finirez par triompher, et la victoire sera d'autant plus belle que vous l'aurez plus chèrement payée. Alors vous sentirez que la prière est véritablement une puissance, qu'elle fait descendre Dieu du ciel sur la terre. Vous le verrez enfin venir à vous, souriant et plein d'amour, et dans votre cœur consolé une voix secrète dira : « Qu'il te soit fait selon ta foi ! »

Oui, mes bien-aimés frères, la foi, toujours la foi ! voilà le secret de notre force et le résumé de la vie chrétienne. « Toutes choses sont possibles à celui qui croit, » a dit le Sauveur. Croyons, et il ne nous manquera rien. Croyons, et nous trouverons la vérité. Croyons, et nous triompherons des épreuves. Croyons, et nos prières seront exaucées. Croyons, et nous aurons la vie éternelle ! Amen.

Février 1839.
